

Mrs. Turner tond le gazon

Carol Shields and Benoît Léger

Number 96, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shields, C. & Léger, B. (2003). Mrs. Turner tond le gazon. *Moebius*, (96), 7–17.

CAROL SHIELDS

Mrs. Turner tond le gazon

(traduction de Benoît Léger)

Oh! il faut voir Mrs. Turner qui tond le gazon par une chaude après-midi de juin. Elle saute dans un vieux short, noue dans le dos les cordons de son corsage, enfile des sandales en caoutchouc, puis cache sa tignasse rousse et grise dans la vieille casquette de golf de Gord. (Gord est mort il y a dix ans: une attaque un samedi soir en remontant l'horloge de la cheminée.)

L'herbe s'envole autour des genoux de Mrs. Turner. Pourquoi n'accroche-t-elle pas un sac à sa tondeuse? se demandent les Sascher, les voisins d'à côté. Tout le monde sait qu'il est mauvais pour la pelouse de laisser l'herbe coupée au sol. Chaque brin projette une ombre minuscule qui empêche l'herbe de respirer et de pousser. Les Sascher, eux, récupèrent l'herbe coupée pour en faire du compost qui, espèrent-ils, sera un jour mûr comme le bon fumier que le père de Sally Sascher répandait autrefois sur ses champs, près d'Emerson Township.

L'inconscience de Mrs. Turner devant les tas d'herbe fraîchement coupée agace Sally, mais Roy, son mari, est beaucoup plus préoccupé par le Killex dont leur voisine arrose ses pissenlits. Il est vrai qu'à Winnipeg, les racines des pissenlits plongent jusqu'au centre de la terre, mais Roy est patient et persévérant lorsqu'il s'agit de les arracher: il sait exactement comment empoigner les feuilles rudes, et quelle pression exercer. Les pissenlits sortent de terre la plupart du temps comme des bouchons de liège, leurs racines toujours intactes. Et Sally et lui expérimentent de nouvelles façons d'apprêter les feuilles de pissenlit, car ils croient que les composantes de la nature sont organisées dans un but précis; il suffit de trouver ce but.

Au début de l'été, Mrs. Turner sort chaque matin avant dix heures, sa bombe chimique à la main, et Roy, l'observant de son perron, imagine le poison entrant dans l'écosystème et se répandant par les rapides mouvements des capillaires jusqu'à son potager clôturé, fraîchement semé de haricots verts et de laitue. Ses enfants, ses deux petites filles âgées de deux et quatre ans... Qu'elles puissent entrer en contact avec un tel poison, cela le rend morose et furieux. Mais Sally et lui n'ont pas touché mot à Mrs. Turner des mauvais traitements qu'elle inflige à la planète, car ils espèrent qu'elle s'en ira bientôt dans une maison de vieux, ou peut-être qu'elle mourra, et alors tout rentrera dans l'ordre.

Les adolescentes qui rentrent de l'école l'après-midi voient Mrs. Turner tondant son gazon, et elles sont, l'espace d'un moment, légèrement dégoûtées à la vue de la chair clapotante et striée du haut de ses cuisses. À son âge! Est-ce qu'elle ne se rend pas compte? Chacune d'elles connaît par cœur le vocabulaire des soins de la peau et sait que ce qui a envahi les cuisses de Mrs. Turner est un ennemi nommé cellulite, mais elles ne comprennent pas pourquoi elle ne prend pas la peine de cacher ça. Elles ont un haut-le-cœur et craignent pour leur avenir.

Les choses que Mrs. Turner ne sait pas rempliraient la nouvelle fosse à compost des Sascher, feraient couler un navire, provoqueraient un raz-de-marée, lui donneraient envie de mettre fin à ses jours. En avant, en arrière; en avant, en arrière, avec la tondeuse électrique, l'herbe s'envole comme des poils sur les côtés. Oh! toutes ces choses qu'elle ne sait pas. Elle n'a, par exemple, jamais entendu parler de la star folk-rock Neil Young, même si l'école secondaire au coin de sa rue est précisément l'école que le chanteur a fréquentée. On peut d'ailleurs voir ses initiales gravées sur l'un des pupitres, et quelques professeurs disent qu'ils se souviennent de lui, un garçon tranquille, propre de sa personne et toujours très poli en classe. Le pupitre avec les initiales N. Y. est dans la classe de Mr. Pring, et l'on dit que de toucher les lettres gravées dans le bois juste avant un examen porte bonheur, bien que le célèbre chanteur n'ait pas été un brillant élève. Puisque c'est en ce moment la période des examens, les

jeunes filles qui passent devant la pelouse de Mrs. Turner (et qui frissonnent devant son étalage de cellulite) emportent sur le bout de leurs doigts l'odeur spirituelle, l'essence, le parfum, l'aura de Neil Young. Mrs. Turner ne sait rien de tout cela, tout comme les adolescentes ne savent pas qu'elle, Mrs. Turner, a un prénom: Geraldine.

Cela ne veut pas dire qu'on l'ait jamais appelée Geraldine. Là où elle a grandi, à Boissevain, au Manitoba, on l'a toujours appelée – Dieu sait pourquoi – *Girlie* Fergus, la plus jeune des trois filles Fergus, et celle qui s'est retrouvée un jour dans le pétrin. Sa sœur Em est allée à l'École normale, et sa sœur Muriel est partie travailler chez Eaton à Brandon, mais *Girlie* s'est fait prendre une nuit (elle avait dix-neuf ans) dans un hôtel de Boissevain en compagnie d'un fermier de la région, marié, du nom de Gus MacGregor. C'est son père qui avait eu vent de l'endroit où elle pouvait être et qui est venu donner du poing contre la porte, hurlant et pleurant. «*Girlie, Girlie, pourquoi m'as-tu fait ça?*»

Girlie travaillait pour la crèmerie de Boissevain depuis qu'elle avait quitté l'école, à seize ans; elle avait mis un peu d'argent de côté, alors, une semaine après l'humiliation à l'hôtel, elle écrivit une lettre d'adieu à sa famille, sortit de la maison à pas de loup à minuit et prit l'autobus pour Winnipeg. De là, elle prit un autre autobus pour descendre jusqu'à Minneapolis, puis un autre à destination de Chicago et enfin un autre pour New York. Le voyage fut horrible et interminable; en traversant l'Indiana, l'Ohio et la Pennsylvanie, elle vit des centaines et des centaines de villes dont les rues non pavées et les maisons étroites et aveugles lui firent craindre qu'une force conspiratrice et punitive ne l'ait ramenée à Boissevain. La voix mi-sévère, mi-larmoyante de son père résonnait encore et toujours dans ses oreilles tandis que l'autobus en bois bringuebalait vers l'est. C'était l'été de 1930.

New York était une ville immense et merveilleuse, sale, dangereuse et troublante. Elle se prit à chercher, nostalgique, un bout de vraie terre qui, supposait-elle, devait se trouver quelque part sous le dur. Mais les usines brunes et leurs toits plats, avec leurs petites fenêtres inclinées vers le ciel, la remplissaient de bonheur, tout comme

les arbres poussiéreux, lorsqu'elle les découvrit enfin en bordure des larges avenues. Le monde entier semblait dehors, marchant tout autour, remplissant les rues, et dans chaque recoin soufflait un vent bruyant et ensoleillé. Elle devait se pincer pour croire que ce soleil était bien le même que celui dont les rayons se glissaient dans les pièces de la maison, là-bas à Boissevain, décolorant les rideaux mais nourrissant les fougères de sa mère. Elle envoya à Em et Muriel des cartes postales disant: «Ne vous inquiétez pas, j'ai trouvé un emploi dans le cinéma.»

C'était vrai. Pendant huit mois et demi, elle fut ouvreuse au Lamar Movie Palace de Brooklyn. Elle adorait son pimpant uniforme bordeaux, comment il lui cintrait les épaules, comment les galons d'or mettaient en valeur sa silhouette. Une petite lampe de poche à la main, elle braquait des rayons de lumière à travers l'obscurité pelucheuse de la salle et sur la moquette prune de l'allée. Les voix sur l'écran parlaient sans cesse. Au bout d'un certain temps, elle eut l'impression que les déclarations sonores et les tendres réponses s'adressaient à elle.

Elle rencontra un homme du nom de Kiki au cours de son premier mois à New York et emménagea avec lui. Sa peau était aussi noire que l'ébène. *Aussi noir que l'ébène*, c'était l'expression qui pendait à la fin de son nom comme une banderole, et c'est aussi l'expression qu'elle utilise, rarement, quand elle veut raviver son souvenir, bien qu'elle ait plus d'un doute quant à ce que peut être l'ébène. C'est peut-être une pierre, pense-t-elle, quelque chose de rond et de poli, qu'on trouve dans des mines profondes.

Kiki avait bon cœur, même si elle n'aimait pas le voir boire autant de bière, et il resta avec elle, sans hésiter, plusieurs mois après qu'elle eut arrêté de travailler à cause du bébé. C'est le bébé lui-même qui le fit partir, probablement sa façon de pleurer. Il laissa cinquante dollars sur la table et s'en alla discrètement par une après-midi de juillet, alors que Girlie était sortie faire des courses, il s'en retourna à Troy, dans l'État de New York, là où il avait grandi.

Sa première idée fut de prendre le bébé, de monter dans un autobus et d'aller le retrouver, mais elle n'avait pas assez d'argent, et, à la pensée du bébé pleurant tout

au long du trajet, elle se sentit fatiguée. Elle se faisait du souci pour le loyer et pour les petites plaies rouges dans les oreilles du bébé: c'était un garçon, plutôt bien fait, avec des mains et des pieds merveilleusement doux. Par une nuit d'une chaleur infernale, une nuit où l'humidité était insupportable, elle l'enveloppa dans un drap propre et l'emporta jusqu'à Brooklyn Heights, là où les maisons étaient vastes et solides, entourées de verdure. Il y avait au coin d'une rue une maison qu'elle aimait particulièrement à cause de sa grande véranda (comme celles des maisons de Boissevain), avec une balustrade aux angles arrondis; et, garé devant cette véranda, le frein baissé, se trouvait un superbe landau en osier. C'est là qu'elle déposa son bébé, regardant une dernière fois son visage endormi, aussi rond et paisible que la face de la lune. Elle rentra à pied, prenant son temps, d'un pas allègre. Si l'expression *enfant trouvé* avait fait partie de son vocabulaire (mais elle n'en faisait pas partie), Girlie serait rentrée en rebondissant sur ses formes rythmées, tellement le monde lui semblait vaste et aérien ce soir-là.

Elle garde la plupart de ces secrets enfermés bien loin dans ses cuisses marbrées ou dans les méandres roses de ses chairs. Elle n'a aucune idée de ce qu'il a pu advenir de Kiki, s'il est jamais allé en Alaska ainsi qu'il le voulait, ou s'il est tombé en bas d'une volée de marches de pierre à l'usine d'argenterie de Troy, dans l'État de New York, pour mourir de blessures à la tête avant son trentième anniversaire. Ou ce qui a pu arriver à son fils, s'il fut mordu cette nuit-là par un chat enragé du voisinage ou s'il fut découvert le lendemain matin et adopté par la famille nombreuse et pleine de tendresse qui habitait la maison. Girlie a pour règle de ne pas penser aux choses à propos desquelles elle ne peut même pas faire de suppositions. Tout ce qu'elle pense, c'est qu'elle a fait tout ce qu'elle pouvait, compte tenu des circonstances.

En une année, elle avait économisé assez d'argent pour prendre le train et rentrer à Boissevain. Elle emporta toutes ses possessions, et aussi des cadeaux pour Em et Muriel: des boîtes de bas, des bouteilles d'eau de Cologne à la fleur de pommier, des disques pour le phonographe. Pour sa mère, elle avait un tablier brodé, et pour son père,

une pipe faite d'un étrange bois nouveau. «Girlie, ma Girlie», dit son père en l'embrassant à la gare de Boissevain. Puis, il dit: «Ne nous quitte plus jamais», d'un ton qui effraya Girlie et lui fit décider de repartir le plus tôt possible.

Mais, la seconde fois, elle n'alla pas aussi loin. Elle et Gordon Turner (toute sa vie il a eu la langue dans sa poche, même s'il a réussi à la demander en mariage) s'installèrent à Winnipeg, d'abord à Saint-Boniface où les loyers étaient peu élevés, puis à Fort Rouge et enfin dans la petite maison de River Heights, à un coin de rue de l'école secondaire. C'est son mari, Gord, qui a planté la pelouse que Mrs. Turner tond maintenant l'été. C'est Gord qui a taillé et donné sa forme à la haie de caragans, et c'est Gord qui a peint les petits volets avec les cœurs découpés dans le bois. C'était un homme qui aimait chaque pouce de sa maison: le grand escalier aux marches de bois, la porte en chêne avec sa petite fenêtre, les radiateurs, les plinthes et les fenêtres bien isolées. Et il aimait aussi chaque pouce de sa femme Girlie et lui dit, un jour, une fois seulement, qu'il connaissait son passé (c'est-à-dire Gus MacGregor et l'incident de l'hôtel à Boissevain) et que, en ce qui le concernait, il avait passé l'éponge. Un jour, il est rentré à la maison avec une petite boîte dans sa poche; elle contenait une bague à diamant, délicate et rayonnante. Un jour, il a emmené Girlie pique-niquer jusqu'à Steep Rock et, dans les bois, lui a enlevé sa robe et ses dessous et a embrassé chaque partie de son corps.

Après sa mort, Girlie s'est mise à voyager. Elle était loin d'être riche, comme elle se plaisait à le dire, mais, en faisant attention, elle pouvait s'offrir un voyage chaque année, au printemps.

Elle n'avait jamais connu une telle aisance. Avec Em et Muriel, elle a visité Disneyland, en Californie et Disney World, en Floride. Elles sont allées en Europe, un voyage organisé de seize jours à travers sept pays. Elles ont visité ensemble le Sud des États-Unis et vu les célèbres maisons d'avant la guerre de Sécession, en Géorgie, en Alabama et dans le Mississippi, puis elles ont passé une semaine à La Nouvelle-Orléans. Elles sont allées une année au Mexique et ont pris des photos de ruines mayas et d'étranges et

sombres divinités grossièrement sculptées dans la pierre. Et, il y a trois ans, elles ont fait ce qu'elles auraient juré ne jamais avoir le courage de faire: elles ont pris l'avion pour le Japon.

Le circuit organisé commençait à Tokyo et, le premier soir, Mrs. Turner a mangé un chrysanthème frit dans l'huile. Elle a visité un village où chacun gagnait sa vie en fabriquant des poupées, et un autre où tout le monde faisait de la poterie. Les membres du groupe, un drapeau vert à la main afin que le guide puisse les repérer, sont montés à bord d'un petit train qui est parti en vrombissant en direction d'Osaka où ils ont visité une usine d'électronique, puis se sont rendus à un restaurant pour manger du poisson qui n'était pas cuit. Ils ont visité plus de temples et de sanctuaires que Mrs. Turner ne pouvait se rappeler. Une fois ils ont passé la nuit dans un hôtel japonais où Em, Muriel et elle ont dormi sur des nattes à même le plancher, avec des petits oreillers remplis de blé concassé, pour se réveiller le lendemain matin, riant et souffrant de maux de dos et de douloureux élancements dans les jambes.

Le même jour, ils ont visité le Pavillon d'or à Kyôto. Le temple de trois étages était en bois, avec un toit en forme de série d'ailes, et il était peint en or doux et floconneux. Tout le monde dans le groupe a pris des photos (Em a utilisé une pellicule entière) et acheté des cartes postales. Tout le monde, sauf celui que tout le monde appelait le Professeur.

Le Professeur voyageait sans appareil photo, mais il prenait presque sans arrêt des notes dans un petit carnet de poche. Il était chauve, mince et s'habillait de bermudas, de sandales et de chaussettes noires en nylon. À ceux qui le lui demandaient, il répondait qu'il était effectivement professeur: il enseignait la poésie anglaise dans un petit *college* du Massachusetts. C'était aussi un poète qui, à l'époque du voyage au Japon, avait publié deux plaquettes principalement inspirées par l'échec de son mariage. Les poèmes, malheureusement, n'avaient pas eu un grand retentissement.

Cela le peinait de penser à cette chose misérable, limitée, grosse comme une noix, qu'était sa réputation

artistique. Sa vie privée avait été trop désordonnée; il avait eu trop d'exigences professionnelles; la situation politique des États-Unis l'avait vidé de son énergie... Voilà les pensées qui bourdonnaient dans son crâne alors qu'il griffonnait et griffonnait, fébrile, à l'arrière d'un autocar parcourant le Japon.

Ici, dans ce pays surpeuplé et confus, il découvrait la simplicité et l'ordre, et quelque chose de spirituel aussi qu'il reconnaissait comme authentique. Il sentait une fleur, quelque chose comme un lis mais plus petit et plus dur, se déployer dans sa main et diriger son stylo. Il écrivait et écrivait, secoué par la catharsis mais aussi apaisé par le nouveau sens de ses pouvoirs.

Il n'est pas étonnant qu'un solide petit recueil de poèmes soit né de cette expérience. Il fut publié peu après par un éditeur bien vu de Boston qui, dès que possible, envoya le Professeur donner lecture de ses poèmes à travers les États-Unis.

Il lut ses poèmes principalement dans des universités et des collèges où son livre était déjà au programme des cours de poésie contemporaine. Il les a récités dans des cercles de professeurs, des centres d'étudiants, des classes, des gymnases et des auditoriums, et, généralement, au milieu d'une lecture, quelqu'un criait du fond de la salle: «Lisez-nous le poème du Pavillon d'or.»

Il aurait préféré lire sa méditation à propos du mont Fuji ou son poème symphonique sur la mer Intérieure, mais il était heureux de faire plaisir à son auditoire, même s'il trouvait que «Une journée au Pavillon d'or» était plutôt une pièce légère, même un compromis pour accrocher le grand public, comme on disait dans le milieu. Les gens (des étudiants pour la plupart, il est vrai) riaient ouvertement en écoutant le poème; il savait d'ailleurs le lire d'une voix mouillée de larmes et pleine d'indulgence, tel un acteur amateur, n'oubliant pas de faire de nombreuses pauses, de regarder devant lui et de lever un sourcil ironique.

Le poème ne parlait pas vraiment du Pavillon d'or, mais bien de trois femmes du Midwest, trois touristes qui, tout en regardant le temple et en le photographiant avec frénésie, n'avaient cessé de parler, de leurs voix criar-

des et incolores, de patrons de tricot, d'indigestions, de douleurs aux pieds, de bosses aux seins, du prix des imperméables en plastique et d'un voyage qu'elles avaient fait ensemble au Mexique. Ces trois-là s'étaient demandé, bruyamment et continuellement, à qui elles devraient envoyer des cartes postales, là-bas au Manitoba, ce qu'elles donneraient pour une tasse de thé convenable, s'il y avait un moyen facile d'enlever les taches sur un percolateur, et où elles devraient aller l'année d'après: à Hawaï? C'étaient les trois furies, les trois sorcières dont la vulgarité et le mauvais goût formaient un fracassant contraste avec l'état transcendant du Professeur. Il s'était senti insulté, empli de colère et en était devenu à moitié fou.

Une des trois sœurs, un véritable petit roquet, avait particulièrement suscité son mépris, celle à l'ensemble-pantalon rose, aux ongles d'orteils rouges, au postérieur comme un pamplemousse, aux souvenirs criards, au voyant sac de paille mexicain qui contenait de la Dentyne, de l'aspirine, des menthes, des grosses lunettes de soleil, des sachets de saccharine et des photos de son défunt mari devant une grosse maison affreuse à Winnipeg. Cette souillure, elle l'avait étalée devant l'exquis et vénérable Pavillon d'or aux proportions parfaites, prouvant ainsi – et là, le ton du Professeur se faisait grave – prouvant que la beauté sublime peut être amenée jusqu'aux yeux des êtres, aux oreilles et aux lèvres, et passer inaperçue.

Lorsqu'il arrive à la fin d'«Une journée au Pavillon d'or», il y a généralement une demi-seconde de silence pensif, puis les rires et les applaudissements fusent. Les étudiants se retournent sur leur chaise et échangent des regards avec leurs camarades. Eux aussi ont vu de ces innommables touristes. Il y a la vieille *ma tante* Marigold ou encore *ma tante* Flossie. Il y a Mrs. Shannon, si vulgaire avec son rouge à lèvres et ses bijoux. Ils connaissent – malgré leur jeunesse, ils connaissent – la distance infranchissable entre le bon goût et la banalité. Ou peut-être est-ce trop dur; il s'agit peut-être seulement de la différence entre ceux qui comprennent le monde et ceux qui en sont incapables.

Il est vrai que Mrs. Turner retient peu de choses de ses voyages. Elle n'a jamais eu la tête à l'histoire ou aux dates; elle n'a jamais appris, par exemple, la différence entre un temple bouddhiste et un sanctuaire shintoïste. Elle monte dans un autobus et part, s'en va, c'est tout. Elle ne sait pas si elle roule vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest. Qu'est-ce que cela peut faire? Elle se régale. Et elle est toujours rassurée par la similitude du monde. Le mot *communauté* ne fait pas partie de son vocabulaire, mais elle s'identifie néanmoins totalement à son sens. Au Japon, elle a été heureuse de voir des carottes et de la laitue pousser dans les champs, tout comme elle l'avait été, plusieurs années auparavant, de voir la lumière du soleil se déverser dans les rues de New York. Partout où elle est allée, elle a vu des gens manger et dormir et fabriquer des choses de leurs mains et faire pousser des choses. Il y a eu des chats et des chiens, des clôtures et des bicyclettes et des poteaux de téléphone, et des objets à acheter et dont il faut prendre soin; c'est merveilleux, se dit-elle, de pouvoir comprendre tant de choses du monde et que ces choses viennent à elle aussi aisément que les notes de musique s'écoulant d'une radio.

Ses sœurs ont depuis longtemps oublié sa folle jeunesse. Maintenant elles aiment toutes trois s'asseoir dans un car et papoter à propos des vieux amis et de la famille, de leur père si strict et de leur mère qui ne prit pas une seule fois leur parti contre lui. Muriel enchaîne en parlant de ses enfants (un fils en Californie et une fille à Toronto) et elle emporte des instantanés de ses petits-enfants pour les faire circuler. Em est retraitée de l'enseignement et travaille comme bénévole au Musée d'histoire locale de Boissevain auquel elle a fait don de plusieurs souvenirs de famille: la vieille pipe sculptée de son père, le voile de mariée de sa mère et, dans une vitrine à part, exposé aux regards de tout le monde, un vêtement de coton blanc étiqueté ainsi: «Caleçon de Girlie Fergus, fait à la main, bordure de dentelle, env. 1918.» Si Mrs. Turner connaissait le mot *ironie*, elle se régalerait. Même sans connaître le mot ironie, elle se régale.

Le Professeur du Massachusetts a gagné un important prix international pour son recueil; les droits de tra-

duction ont été vendus à plusieurs éditeurs étrangers, et sa photo a paru récemment dans le *New York Times*, accompagnée d'un extrait substantiel d'«Une journée au Pavillon d'or». Heureusement, penseront certains, que Mrs. Turner ne lit pas le *New York Times* ou qu'elle n'assiste pas aux lectures de poésie, car elle pourrait être profondément blessée d'apprendre sous quel jour elle apparaîtrait aux yeux de certaines personnes; mais, après tout, il y a tant de choses qu'elle ne sait pas.

L'été, quand elle tond la pelouse, par en avant, par en arrière, par en avant et par en arrière, elle fait un signe de la main à tous les passants. Elle salue les adolescentes de l'école qui lui répondent timidement. Elle crie un *hello* à Sally et Roy Sascher et demande comment va leur jardin. Elle ne peut s'imaginer qu'on lui veuille du mal. Tout ce qu'elle a fait, c'est vivre sa vie. L'herbe verte s'envole dans les airs, un nuage flottant, tournoyant autour de sa tête. Oh! il faut voir Mrs. Turner qui tond le gazon: pareille à un bijou, elle brille.